

## MALAISE DANS LA LECTURE

Des « *Considérations actuelles sur la guerre* » déclarée dans la civilisation, à l'actuel de nos *considérations sur la guerre de civilisation à déclarer*.

*Déception*, de « *decipere* », tromper, séduire : c'est le maître mot du texte de Freud écrit pendant la guerre 14-18, « *Considérations actuelles sur la guerre et la mort* », texte qui fait pour nous référence au séminaire de ce soir. Cette grande *déception* qui jette Freud dans le désarroi, le met au travail, un travail de *désillusion*, qui aboutit finalement à un apaisement, il dit même une *consolation*, et qui n'exclut pas la possibilité d'espérer. Dans ce parcours textuel, le signifiant « *déception* » représente Freud et son lecteur pour le signifiant « *consolation* ». Un Freud qui de plus s'adosse solidement au savoir de la « science » psychanalytique naissante dont il est le garant et qui en retour l'assure d'une sorte de « pré-science » dont la jouissance est suffisante pour qu'il supporte la désillusion avec une *lucidité* quasi « héroïque ».

*L'illusion* était celle de la Civilisation, avec sa croyance au Progrès, scientifique et technique en particulier, et son idéal d'universalisation qui avait pu faire croire que les hommes touchaient enfin à la constitution d'un « *patrimoine commun de l'humanité civilisée* ». Du moins pour les « grands peuples » où se recrutaient les « *citoyens du monde civilisé* », étant encore hors course « *certaines restes ethniques* » soit qu'ils « *forment une sorte d'enclave au sein de ces grandes nations* », soit qu'ils subsistent en dehors des « *pays civilisés* » (ceux-ci, sous-entendu, s'employant justement à les « civiliser »). Et on commence d'ailleurs à mesurer déjà par là ce qui en ce discours « date »... Même et surtout si un discours semblable fait retour depuis très récemment, en particulier sous prétexte du « 11 septembre », dans l'idéologie d'un combat douteux qu'entend mener un « Occident » censé civilisé contre une barbarie supposée orientale, et là c'est sans doute bien plus grave, n'en étant que la « grimace », que du temps de la bonne conscience civilisatrice, d'où parle Freud ici, pris qu'il était dans un discours congruent avec la vulgate colonialiste de l'époque.

La *déception* est due à l'extrême *brutalité* de cette guerre sans frein dont font preuve les combattants déchaînés de toute référence au droit, même de la guerre, mais encore plus à l'*immoralisme* pratiquant des Etats modernes censés pourtant moraliser les individus qui relèvent de leur juridiction et qui commettent au contraire les pires exactions entre eux, sans aucune limite morale. Tout l'effort de civilisation serait alors apparemment réduit à néant...

La *consolation* freudienne a une *raison formelle* : elle tient à la mise en évidence de la fragilité de l'édifice civilisé, celui-ci reposant sur un socle persistant d'instincts ou « *mauvais penchants* » dits « *primitifs* » que les dispositifs civilisateurs de l'individu (celui externe de l'éducation, et celui interne de la *pulsion érotique*) n'ont transformé qu'à grand peine, autorisant dans certaines circonstances comme celles-ci que les individus ou ce qui est traduit ici par « *grands individus* » (Etats et peuples) en viennent à *régresser*. Mais ce qui autorise du même coup à « *n'avoir pas le droit de refuser l'aptitude à la vie civilisée à tous ceux qui se comportent d'une manière (régressivement) contraire aux principes sur lesquels repose cette vie* » et qu'il suffise alors « *d'attendre jusqu'à ce que des temps meilleurs et plus calmes ramènent de nouveau à la surface leurs sentiments nobles et élevés* ». Ou encore : « *L'aveuglement logique dans lequel cette guerre a plongé précisément les meilleurs de nos concitoyens n'est donc qu'un phénomène secondaire, la conséquence d'une excitation affective et, il faut l'espérer, disparaîtra avec les causes qui l'ont provoqué* ». Non, finalement l'humanité n'est pas menacée de destruction, le processus de civilisation est juste *interrompu*, les plus féroces de nos soldats gardent leur « *aptitude à la vie civilisée* ».

Le motif *efficient* de cette *consolation*, ce qui subjectivement soulage au delà de cette explication, c'est le *bénéfice* que Freud et son lecteur associé tirent de leur prise de conscience, à savoir que cette Civilisation dont on s'enorgueillit n'est que l'effet d'un processus historique et psychique laborieux et fragile : « *En réalité, nos concitoyens du monde ne sont pas tombés aussi bas que nous l'avions cru pour la bonne raison qu'ils n'étaient pas à un niveau aussi élevé que nous nous l'étions imaginé* ».

En outre, pour ce qui concerne Freud lui-même, et si on prête l'oreille au texte au travers ce que nos yeux en lisent, ce gain de *lucidité* s'appuie sur une certitude acquise, et qui confère après coup une valeur de *prescience* à cette prise de conscience : la certitude scientifique de « *l'observation psychanalytique* » qui fournit opportunément les principes de l'explication. Ce qui signifie qu'au revers de cette grande mise en question de la Civilisation par cette première guerre follement « dérégulée » (on dirait de nos jours « libéralisée », guerre « en toute liberté », qui se mène ouvertement d'abord dans le registre économique, mais toujours et encore sur le plan militaire), il y a tout de même quelque chose qui subsiste de cette même Civilisation, qui reste intouché par

l'histoire, c'est précisément le *discours de la science*, en l'espèce ici de celle que Freud représente, puisqu'aussi bien, c'est en son nom de science que Freud le fondateur de la psychanalyse détrompe la déception et la soulage.

\*\*\*

A relire ce texte pour aujourd'hui, ce qui m'a saisi d'emblée et ne m'a plus lâché depuis, c'est, vécu comme un certain *malaise dans la lecture*, que nous ne pouvions plus parler comme cela de nos jours, bien que rien du propos de Freud ne puisse être simplement réputé faux. Remise en cause non de la théorie à l'œuvre, dont la vérité a sa pertinence relative habituelle dans le parcours des textes freudiens, mais mise en question de l'énonciation déterminant le point d'ouïr d'où le lire. Il y a un hiatus entre le lecteur que se fabrique Freud dans ce texte et celui qui l'aborde plus de 50 ans après ce qu'on appelle encore parfois la « seconde guerre mondiale » et qui manifestement n'a pas fait que *redoubler* l'horreur de la première, mais, du fait des camps, fait *rupture dans la civilisation*, même si nous commençons juste depuis quelques années à en mesurer l'incommensurable rapport à « l'espèce humaine »

Je chercherai donc à déterminer ce qui, des « *considérations actuelles sur la guerre* » *déclarée dans la civilisation*, à *l'actuel de nos considérations sur le guère de civilisation à déclarer*, nous oblige à un *retournement* pour tenter d'en penser quelque chose qui soit à la mesure de ce qui à notre époque se présente paradoxalement comme une *disparition de la guerre*. Ce qui ne veut pas dire bien sûr cessation des massacres, mais que la guerre telle que Freud l'a encore connue est désormais telle qu'elle « *n'aura pas eu lieu* », de ce que la *violence* est désormais indissociable de son *effacement*. Dans une logique de la *disparition* qui fait suite à celle inaugurée par l'extermination nazie.

Vaste programme. Je me contenterai de quelques remarques, en tirant certains fils du texte freudien.

\*\*\*

Le principe d'explication par la *régression* à un « stade antérieur » de l'humain où les « penchants mauvais », les « besoins égoïstes », les « impulsions » et les « instincts » forment la donnée d'une nature *primitive*, est une orientation constante de la pensée freudienne mais ici particulièrement explicite et littérale : couche profonde jamais « déracinée » chez *l'individu* le plus civilisé et qui fait trace d'une origine animale de *l'espèce*, développée le plus crûment dans la 2<sup>e</sup> Considération, sur l'attitude face à la mort. Or, cet état préhumain sous l'humain dont Freud, pas sans bon sens sans doute et pas sans vertu critique par rapport à tous les spiritualismes de provenance religieuse ou philosophique, souligne l'agissement continué en sous main, c'est ce que l'époque coloniale (et certains ministres survivant à cette époque formellement « républicaine ») appellent le « *sauvage* ». Autrement dit, l'effort de civilisation de l'humanité, qu'il appelle ailleurs, « *l'élévation de la vie de l'esprit* », est continûment menacé par le retour de la répression/refoulement du non-humain, de l'animalité sous l'humain, par exemple dans les circonstances, supposées passagères, de cette guerre totale qui ramène au supposé « droit du plus fort » de la vie animale. Ce qui fonde à la fois son *optimisme* relatif car la civilisation est indemne dans son ressort, celui-ci n'étant que bloqué, et laissant simplement libre cours au retour provisoire de ce qu'il vise justement à transformer dans l'ordinaire du temps de paix ; et son *pessimisme* foncier avec sa prime de lucidité puisqu'il est vain de croire en finir une fois pour toute avec ce vieux fond persistant de sauvagerie.

Or, il nous est impossible depuis l'épisode le plus sombrement fou du XX<sup>e</sup> siècle de se contenter de cette mise au point du regard sur l'humain aux prises avec sa non-humanité primitive, dont la civilisation ne serait qu'une dérivée toujours partielle et seconde. C'est *depuis* le centre le plus avancé à l'époque de la dite « civilisation », à savoir l'Allemagne-Autriche et Vienne en particulier où se concentraient la science, l'art, la philosophie, la littérature et la technique de pointe, avec Einstein et Freud, qu'est venue la démence nazie. Plus encore, c'est *en mettant en acte* ces acquis les plus pointus de l'humanité, avec une rigueur « scientifique » de l'organisation et la plus grande « perfection technique » des procédures que ces meurtres de masse et la tentative de les gommer de la mémoire ont été effectués.. Et loin que cette *déshumanité* s'explique par la « *sauvagerie* » d'un demeuré nommé Hitler, elle n'a été possible qu'avec la complicité et la participation « tranquille » de parfaits pères de famille bien « civilisés ». A leurs procès, Eichman à Nuremberg ou Papon à Bordeaux, ont parfaitement illustré cette pure *insensibilité* du nazi ordinaire « travaillant » sans état d'âme à son poste, prototype de tout homme participant à un « totalitarisme » en étant simplement « fonctionnel ». Ou « opérationnel » comme on dit dans le jargon d'entreprise de nos jours.

A partir de là, on ne peut plus se contenter de penser que si « *l'horreur est humaine* » (selon la formule

de Coluche), c'est par *défaut d'humanité* : la machine nazie a réalisé le *comble* de l'inhumanité précisément parce que c'était le haut lieu de l'humanité à son apogée, et que c'est là qu'elle s'est retournée pour le pire, qu'elle a montré l'inhumanité non comme ce qui tombe du « dehors », revient du « dessous » ou opère à son « bord », mais comme *ce qui s'expose de son exact envers*, à penser par exemple dans une topologie de bande de Moebius. Telle que la tentative d'extermination nazie la révèle, l'idée d'inhumanité a alors ceci de terrible qu'elle nous oblige à reconnaître en l'homme lui-même, en tant que civilisé et peut-être d'autant plus qu'il l'est, la possibilité intrinsèque de s'auto-détruire, cette capacité folle de mettre fin non seulement à des hommes, même massivement, mais à l'homme en tout homme.

Cet envers hideux de la civilisation, ce meurtre de l'humain retournant contre lui-même ses puissances propres, on peut l'appeler par différence avec la sauvagerie, la « barbarie », et dire que ce à quoi nous avons désormais affaire ce n'est plus au *primitif sous l'homme civilisé* mais au *barbare dans le civilisé*. Cette expression, « *barbarie dans la civilisation* » s'est imposée au cours du colloque de 98, « *mémoire freudienne mémoire citoyenne* ». Céline Masson n'est pas d'accord avec cette nomination qui lui semble insuffisante voire inadéquate. Et en effet, si l'on s'en tient par exemple à l'origine grecque du terme qui désigne l'étranger à la Cité n'impliquant qu'une non-citoyenneté et n'excluant pas l'accueil, ou si l'on se réfère à l'usage moyen-âgeux qui désigne ainsi les peuples menaçant de leur férocité les états policés chrétiennement, on ne pense pas par ce terme la radicalité tellement moderne de ce que nous venons de décrire, et on entretient l'imaginaire d'une troupe de wisigoths cruels dont les comportements s'apparentent à de la sauvagerie. On ne peut user de ce terme qu'au prix d'une mutation de sens, ou mieux en retenant ce qui dans les sens précédents connote un non-sens d'irruption brutale : opération linguistique non exceptionnelle qui consiste à arracher un mot ancien pour métaphoriser en première approximation une « chose » impensable. Il a pour le moins la vertu indicative d'obliger à penser en écart avec la « simple » sauvagerie. Mais en effet, il faudrait trouver un autre mot.

Freud a proposé, bien après le temps d'écrire les « Considérations », celui de « *malaise dans la civilisation* » (ou « dans la culture », selon la nouvelle traduction). Le grand mérite de la formule est ce « dans », qui témoigne que Freud n'en n'est plus à traquer le sauvage *sous* le civilisé et qu'il soupçonne un mal *au cœur même* de la civilisation. Il a d'ailleurs depuis théorisé la « pulsion de mort » qui n'est pas du tout équivalente à l'instinct de destruction primitif, ne serait-ce que parce qu'il qualifie lui-même dans sa lettre réponse à Einstein en 1932 de « *mythologique* » sa « *doctrine des pulsions* », la déracinant de sa supposée origine primitive, à la limite animale. Mais il est vrai qu'il restera jusques et y compris dans le *Moïse et le monothéisme* de 1938 dans un mode de pensée qui, bien qu'ouvertement déclaré mythique, cherche à débusquer le mal dans un état situé « avant ». Faisant un pas-au-delà l'ambiguïté freudienne, la lecture lacanienne de la pulsion l'en a radicalement coupée et l'a posée comme cet « en-creux » du symbolique propre à l'être parlant. Reste que « malaise » est en deçà de ce que la rupture de l'histoire contraint à dire du dit civilisé qui s'en trouve survivant. Alors, comment l'appeler ?

JLNancy (Entretien, dans *Apertura* n° 5, revue de psychanalystes strasbourgeois) propose « *mal dans la civilisation* », par différence avec le régime antique du « *malheur* » à connotation tragique et qui arrive de l'extérieur par l'effet d'une *malédiction* qui pour être révoltante n'engage pas la culpabilité subjective et peut encore faire sens. Et aussi par opposition à la « *maladie* » propre au monde moderne, c'ad le dysfonctionnement d'un ordre normatif, d'une « santé », qui est d'origine soit subjective (faute, péché, entretenant la *culpabilité*) soit objective (maladie proprement dite, qui connote une *déficience*) dans les deux cas réparables. Le *mal* lui ne fait pas sens, est destruction de sens : la guerre devenue totale, l'exploitation étendue à la planète, les camps, l'extermination, voilà comment se constitue un « mal » qui ne renvoie plus aux dieux ni à une « santé » provisoirement affectée, mais à l'humain « déchaîné ». Et qui s'accompagne subjectivement de cet au-delà de la culpabilité, la *honte*, ressentie par tant de « survivants ».

Mais le « mal » reste indexé de morale, et ne s'arrache pas vraiment de sa provenance religieuse, comme l'usage qu'en fait en ce début de siècle un certain héros à la Bush Willis en témoigne caricaturalement. Peut-être n'y a-t-il justement aucun nom propre à désigner ce pur hors sens de la raison retournée, et qu'il convient au contraire de ne pas croire trouver le mot *juste* qui rendrait *justice*, même linguistique, à ce qui n'est pas dicible adéquatement sans appropriation perverse.

Ce qui n'est pas dire que c'est pour autant simplement « impensable »...

\*\*\*

Il me resterait quatre autres fils à tirer du texte freudien. Mais selon notre dispositif, auquel je tiens, il convient que je laisse la place aux autres voix de notre quatuor. Je me contente donc d'annoncer ces directions

de travail que nous aurons peut-être l'occasion d'aborder dans la discussion, ou qui pourront être reprises ultérieurement dans le séminaire...

1)- Une façon de penser l'irruption du « totalitarisme » dans la Civilisation, du moins d'en rendre raison selon une des quatre causes aristotélicienne, la cause *formelle* (explication qui ne le justifie en aucun cas), c'est de suivre la logique de *l'Universel*, qui institue, lointainement depuis le geste de Saint Paul, en toute clarté depuis les Lumières, la notion même *d'humanité*. Idée généreuse a priori qui rompt avec la pensée *traditionnelle*<sup>1</sup>, laquelle pose l'équivalence entre la communauté (ou la cité) en auto-référence et l'« humanité » de ses membres (ou de ses « pairs »), et situe l'Autre comme ennemi ou comme « barbare » et en ce sens « non-humain » dans son *extériorité* au territoire communautaire (ou à l'espace citoyen). Cette inscription de l'universelle humanité de tout homme (comme créature de Dieu, puis comme être doué de raison) est ce que *Husserl* met en valeur sous le signifiant *d'attitude « philosophique »* dans ce texte écrit en 1935, « *La crise de l'humanité européenne et la philosophie* », posant l'ensemble ouvert des éléments (individus ou communautés) pouvant devenir arguments de la fonction H(x) : quel que soit x, x est un homme. C'est la puissance performative de la Déclaration universelle des droits de l'homme de 1948, qui prend le relais de la déclaration de 1789 dite des droits de l'homme *et du citoyen*....

Le problème, c'est quand il faut concrétiser, précisément comme citoyen « réel », inscriptible dans une nation (ou aussi bien, avec une difficulté supplémentaire puisqu'il n'y a pas de nation mondiale, comme « citoyen du monde ») l'abstraction de cet homme quelconque. C'est-à-dire quand il faut déterminer un « domaine de définition » (un « intervalle », un « ensemble » déterminé par une *propriété*) où s'identifie *qui* répond effectivement de cette *qualité* d'homme et peut *prendre valeur* dans la fonction universelle. Car, à ce moment, revient par la fenêtre et son *encadrement* du réel, le fantôme d'une « nature humaine » spécifiée par certains traits spécifiques, qu'on avait chassé par la porte de la Déclaration. Porte ouverte alors à ce qu'on en vient à tracer une ligne de partage entre ceux qui s'avèrent *purs* représentants de l'humain et ceux qui ne sont que des usurpateurs de cette identité, des alliages *impurs* d'humanité et de non-humanité. Avec cette circonstance suprêmement aggravante sur la naïveté « traditionnelle », que ceux-là ne sont désormais plus nommables et identifiables à *l'extérieur* du cercle des « vrais hommes », mais condamnés à *ne pas exister*, voire *n'avoir jamais existé, n'avoir pas lieu d'exister, puisque par définition rien ne se tient hors de l'universel*.<sup>2</sup>

Problème très concret dont témoigne dans nos pays dits « républicains », et dans le différend avec leur dimension « démocratique », la lancinante question des « sans-papiers », et plus généralement des « exclus » de la vie citoyenne effective, de tous les « sans... » qui n'ont pas les *moyens effectifs* de se faire valoir comme citoyens d'une nation. Mais le problème se pose encore plus crûment quand il s'agit de se faire valoir comme « citoyen du monde » (qui reste une *Cité* purement idéale, devenant en revanche un « *Empire* » bien réel) dont parlait déjà Freud, avec Einstein. Lui en son temps, le résolvait « naturellement » selon le partage admis à l'époque entre « *l'homme civilisé* », homme proprement dit de s'être élevé au plus haut dans la « *vie de l'esprit* », et l'homme encore ancré dans une certaine naturalité et primitivité.

Or ce recours subreptice à la pensée traditionnelle<sup>3</sup> pour résoudre un problème posé à la pensée moderne de l'universalité humaine, c'est ce que le nazisme a pratiqué jusqu'au bout, dans sa littéralité, rabattant les

---

<sup>1</sup> « *traditionnel* » est le terme générique qu'emploie *Husserl* dans « *La crise de l'humanité européenne et la philosophie* » écrit en 1935. Elle peut englober aussi bien les sociétés dites « primitives » par les ethnologues (comme il est clair par ex de la tribu des indiens Guayaki telle qu'en parle Pierre Clastres : ils se nomment les « *Ache* » signifiant les « *hommes* » assignés à leur territoire, d'où d'autres tribus – *non-hommes* à ce titre sont exclues, au besoin par la guerre) que des sociétés « antiques », la grecque par exemple d'où s'est certes levée avec l'attitude « théorétique » de la philosophie l'horizon d'universalité, mais qui comme telle fonctionne politiquement comme une cité d'où sont exclus les « barbares » à l'extérieur, les esclaves et à l'intérieur et à moindre titre les femmes et les enfants : tous non-citoyens donc en un sens non-hommes, quoique les citoyens restent liés aux derniers dans la communauté domestique, aux premiers dans le commerce naissant ...

<sup>2</sup> ...Hors le père : problématique travaillée comme on sait dans certains séminaires de Lacan, et qui aboutit à situer alogiquement la place du Père comme cette exception à la règle (au prix de sa « mort ») dont se fonde l'universelle fonction dite ici « phallique », au lieu d'« humaine »...Nuance dans le déplacement de cette nomination de la fonction qui serait bien entendu à travailler...

<sup>3</sup> « Il y a *nous* les hommes avérés, et il y a les *autres*, qui le sont un peu moins, étant à l'extérieur de son champ de détermination stricte ».

encore prudents partages de l'idéologie coloniale républicaine<sup>4</sup>, sur la détermination pseudo-biologique de la *race*<sup>5</sup> qui ethnicise la détermination *concrète* de l'universelle dignité humaine<sup>6</sup>. En même temps, cette pratique révèle l'impasse logique (pour le moins) de cette *détermination concrète* d'un universel en la faisant virer à la détermination d'un « *universel concret* », affaire de corps eux-mêmes réduits à leur organicité voire matérialité inorganique<sup>7</sup>. Et après l'opération nazie, il n'est plus possible d'éluder cette question, sinon en donnant libre cours à des résurgences plus ou moins avouées de cette logique qui s'est révélée à son comble, d'extermination de ceux qui, étant soupçonnés de ne pas relever de « H(x) », ne peuvent que n'être pas. Ou bien, en pratiquant un *déni généralisé*, très caractéristique de notre fonctionnement « post-moderne », du sort des « exclus » qui pour n'être pas comme tels repérés et parqués avant élimination et effacement de leur élimination même, n'en sont que davantage voués à l'ignorance de leur existence. L'idéologie ultra-libérale consistant à dire que c'est à chacun de prouver par son « initiative privée » et sa « prise de risque » qu'il a les moyens d'exister (et d'abord économiquement) d'où se déduira sa dignité humaine et son droit politique à l'existence. Sinon...tant pis.

Du père au pire...

Alors, comment faire pour que l'Universalité de la Déclaration de l'humain (comme « fonction » au sens mathématique), qui ne pose pas problème tant qu'elle reste dans l'abstrait de la prescription idéale (article 1 de la DUDH : « *tous les hommes naissent libres et égaux en dignité et en droit* ») puisse être en effet *déterminée à chaque fois* sans être rabattue sur un ensemble inévitablement fermé, et donc établissant plus qu'une « frontière » sur laquelle on peut toujours « passer »<sup>8</sup>, une véritable *muraille* « *jusqu'au ciel* » au-delà de laquelle le monde humain est fini, et ceux qui se situeraient par-delà, de par leur « faute », qu'ils incarnent le « mal » comme communauté ou qu'ils soient « déficients » comme individus, sont comme s'ils n'existaient pas, invisibles, réduits à des corps qui n'en sont même plus, d'être inhabités et hors vue et toucher, hors corps-à-corps, simples matière à exploiter ou jeter, exclus de l'existence au point qu'il n'y a plus lieu de faire passer ces corps par des camps avant leur destruction, puisqu'ils sont déjà d'abord *disparus* derrière la ligne d'horizon murée de l'humain ?

C'est cette immense difficulté, totalement nouvelle par rapport à la guerre franco-allemande fut-elle à retentissement mondial et à carnage inédit, dont est l'indice l'invention du « crime contre l'humanité », qui a d'ailleurs pris la relève dans le nouveau droit français du parricide comme crime suprême (ainsi que le rappelait Ali Magoudi au colloque de 98).

Il n'y a sans doute pas de solution proprement logique<sup>9</sup> à cette aporie propre à la Civilisation et aux conséquences incalculables quand il est laissé libre cours à son effectuation, économique ou militaire. Mais je pense qu'il peut s'en trouver une issue, *politique*. A condition de donner un sens fort à ce mot<sup>10</sup> et de donner lieu à ce que du peuple (*démocratie*) manifeste son litige en frappant au bord de l'espace citoyen (*Res-publica*)....

2)- J'ai parlé de « peuple » et de « citoyen ». Cela nous ouvre une autre ligne de questionnement.

Une chose m'a troublé d'emblée dans le texte freudien de la *Considération* ou plutôt entre le texte des *Considérations* et celui de la *lettre à Einstein* de 1932.

Dans les « *Considérations* », l'humaine malignité manifestée dans la « grande guerre » est repérée à l'œuvre au niveau de ce que la traduction de Iankélévitch appelle les « *grands individus* », c'est-à-dire les peuples, et ce qui « *les représente à peu près* », les Etats. La fin de la première partie est tout à fait claire et

---

<sup>4</sup> *Idéologie colonialiste* qui se garde de simplement naturaliser les « sauvages », en leur reconnaissant dans leur « impureté » une certaine « aptitude à la vie de l'esprit », ne serait-ce qu'en leur accordant le droit d'être catéchisés et technicisés.

<sup>5</sup> terme que Freud d'ailleurs emploie lui-même ingénument dans la « *Considération* ».

<sup>6</sup> « Les juifs sont indubitablement une race, mais ils ne sont pas humains » (Hitler)

<sup>7</sup> voir Migel Abensour : « *La nouveauté de l'hitlérisme, voire son originalité – et aussi le lieu où il importe de faire porter l'offensive pour mieux l'éradiquer – est un nouveau rapport d'inhérence au monde qui s'est constitué à travers le primat accordé à l'expérience du corps* ».

<sup>8</sup> cf le beau titre du livre de Michel Varchawski : « *Sur la frontière* »

<sup>9</sup> sinon à lui « tordre le cou » comme le tente Lacan, instituant ce qu'il appelle une « logique du réel » incluant donc « l'impossible » dans son axiomatique.

<sup>10</sup> Voir J.Rancières : « *La mésentente* ».

désigne dans le **rassemblement** des hommes ce qui les conduit à retrouver régressivement leur primitive incivilité : « *On dirait qu'il suffit qu'un grand nombre, des millions d'hommes, se trouvent réunis pour que toutes les acquisitions morales des individus qui les composent s'évanouissent aussitôt et qu'il ne reste à leur place que les attitudes psychiques les plus primitives, les plus anciennes, les plus brutales.* » Et quelques lignes plus haut, cette mise au point : « *Il est possible que les peuples, ces grands individus de l'humanité, reproduisant l'évolution des individus, se trouvent encore aujourd'hui à des phases d'organisation très primitives, à une étape très peu avancée du chemin qui conduit à la formation d'unités supérieures. C'est pourquoi on ne trouverait pas encore chez eux les effets moralisateurs de la pression extérieure qui se manifeste avec tant de force chez l'individu... Il semble que pour le moment les peuples obéissent plus à leurs passions qu'à celles de leurs intérêts.* »

Dans un autre texte célèbre des mêmes Essais de psychanalyse, Freud fait la « *psychologie des foules* ». S'y confirme cette grande méfiance vis à vis du « collectif », derrière lequel s'agite toujours le spectre de la « *horde primitive* ». Il est vrai que le spectacle de certaines foules nazies viendra plus tard confirmer jusqu'à l'épave combien des rassemblements peuvent barbariser les humains.

En regard, dans la première Considération, l'individu fait figure de référence fiable sur laquelle la pensée de Freud s'appuie comme sur un socle d'humanité civilisée, ou du moins d'aptitude à le devenir, et auquel il s'adresse comme le lieu où trouver un interlocuteur suffisamment hors de la mêlée pour entendre la voix de la raison. Dès le début du 2<sup>o</sup> §, il est dit que : « *L'individu, qui n'est pas le combattant, et ne forme pas un rouage de la machine de guerre, se sent désemparé, désorienté...* »

C'est en tant qu'individu, isolable, comme homme et citoyen de la nation ou du monde, que l'homme est susceptible d'être civilisé, même s'il est supposé qu'à son état primitif il est également réduit à son individualité, la horde n'étant alors qu'un rassemblement sauvage et non réglé. Ce qui d'ailleurs contredit ce qu'on peut désormais savoir par l'ethnologie (et que Marx avait anticipé) de l'existence humaine « primitive », faite de communautés dont on est membre, avant que tardivement dans l'histoire s'en lèvent des sujets s'individuuant, depuis le citoyen grec (mais qui substantiellement provient du chef de famille s'extirpant de l'économie domestique) jusqu'au « travailleur libre » du capitalisme.

Toujours est-il que dans la civilisation, c'est la forme individuée de l'humain qui est privilégiée, les mentalités collectives manifestant au dire de Freud les tendances dé-civilisatrices.

Or, dans la réponse à Einstein, 15 ans plus tard, et suivant en cela une indication d'Einstein qui a souci de la « *masse du peuple* »<sup>11</sup>, Freud amorce un virage qui reconnaît à certaines façons pour les hommes de se rassembler, de faire peuple, une double vertu civilisatrice :

-D'abord de fonder le droit (même si c'est une violence collective en son principe) : « *Ce chemin a conduit de la violence au droit. Mais lequel ? Un seul et unique selon moi. Il passe par la réunion de plusieurs êtres faibles... le droit est la puissance d'une communauté.* »

-Ensuite, de prévenir la guerre : « *Une sûre prévention des guerres n'est possible que si les hommes s'unissent pour constituer un pouvoir central...* »

L'amorce d'un tel renversement nous intéresse. Car il nous enseigne que contrairement à une tendance très actuelle de se fixer sur l'opposition entre l'individu citoyen civilisable sinon civilisé et les communautés-peuples toujours suspects de faire foule incontrôlable et de se collectiviser en un « grand individu » barbare, le totalitarisme peut se fomenter aussi bien dans la prise en masse (et ça été le cas des foules nazies) que dans la sérialisation en individus séparés. C'est même sans doute cette deuxième forme qui prévaut dans nos sociétés « civilisées » (on dit aujourd'hui « *démocratiques* », quitte à faire un gigantesque contresens sur la notion, puisque le peuple en est le grand ignoré) qui ont la plus grande frayeur des mouvements de peuple. Ce qui fait le totalitarisme, ce n'est pas le renoncement d'un sujet identifié à l'individu et qui se sacrifie au collectif, c'est le rabattement du sujet, où qu'il se localise, sur une totalité close, *indivise*. Inversement, il y a du sujet quand place est faite à de l'Autre dans l'Un, de l'étrange étranger *dans* le familier, qui le prévient de s'enclorre dans un « propre » et le voue au contraire à une modalité du « *pas-tout* », seule voie pour que ne revienne par le

---

<sup>11</sup> en 1918, le même Einstein écrivait : « Notre but commun, c'est la démocratie, c'est le pouvoir du peuple. Il n'est possible que si chacun a deux principes sacrés :

- la conviction que le peuple juge sainement, et que sa volonté est saine.
- La volonté de se soumettre à la volonté du peuple... même si elle est en contradiction avec la volonté personnelle ou le jugement personnel des uns ou des autres. »

« barbare » dans l'extériorité d'un autre en miroir. Le sujet ne s'oppose pas au collectif, il s'oppose à ce qui fait totalité sans reste aussi bien d'une foule rassemblée que d'individus isolés.

### 3)- Sur la guerre.

Celle dont parle Freud est monstrueuse, mais encore « éclatante » : elle éclate, est déclarée, sera conclue. A ce titre, c'était bien la « der des der », la dernière guerre. Depuis celle qui en a pris apparemment la suite, comme deuxième, qui n'a connu qu'un armistice, la guerre est suspendue. Et depuis si longtemps que maintenant on ne voit plus à quel patère. Du coup la guerre a disparu, comme la paix. Il n'y a plus de guerre, que des conflits innommés. Il n'y a plus que mesures de *police*, locales, et depuis dix ans, mondiales. Pas sans bavures, dégâts collatéraux, mais impalpable et invisibles, surtout quand elle est survisualisée en direct et en temps réel – marche du Bien contre le Mal...

Guerre sans corps, c'ad sans corps à corps, même meurtriers. Corps disparus – dans la Seine ou dans les rizières- dans les opérations policières, en contrepoint des raids terroristes. A ce titre, les kamikazes du 11 septembre, pour autant que c'est dans le sacrifice de leur corps et au nom d'un salut qu'ils ont opéré leurs massacres, participent encore de la guerre déclarée, hurlée, à corps perdus. Mais on sait que par ailleurs, le discours religieux est un semblant à l'usage des opérateurs sacrifiés et que le « terrorisme » à la Ben Laden correspond à la barbarie dans la civilisation en ce qu'il est son pur produit, technico-scientifique et financier, retourné contre elle. Le nouveau « terrorisme » est l'image inversée de la police qui le traque.

En ce sens, la logique d'une guerre « propre » avec objectif zéro mort du côté de la police<sup>12</sup>, et des bombardements aveugles d'avion sans pilote ou très hauts intouchables, plus que les kamikazes dont la rhétorique est encore sacrificielle, représente à l'état pur cette logique de la *disparition des corps* qui n'a même plus besoin d'opérer en deux temps –massacre puis effacement des traces- Ici, c'est du même mouvement que l'élimination et l'ignorance sont perpétrés : « on ne savait pas » disait M. Papon à Bordeaux. Maintenant, le « *on ne veut pas savoir* » se superpose totalement au « *on ne peut pas le savoir* ». Terrible efficacité. Les corps ? Quels corps ? Même les charniers ne sont qu'images...

La guerre n'aura décidément plus lieu.

### 4)- Sur la psychanalyse comme discours.

Freud est assuré de l'inscription de son dire sur la guerre dans le discours de la science, ou du moins de son bord. Einstein le conforte dans sa lettre, de s'adresser à lui comme le grand connaisseur des « *profondeurs de l'être humain* », pour lequel il avoue que quant à lui, « *l'orientation habituelle de sa pensée* » ne lui permet pas d'en savoir quelque chose.

Peut-on encore faire preuve d'une aussi belle assurance après le Struthof et Hiroshima et à l'heure des techno-sciences? La psychanalyse est-elle si assurée de son « bord » ?

L'institution analytique n'a pas d'extra-territorialité historique : René major a mis à jour avec d'autres, le rôle de médecins dans la torture au Brésil, et surtout la stratégie d'effacement de la société psychanalytique compromise dans cette affaire, couverte elle-même par l'association internationale.

Lacan, en 1969, élabore la théorie des quatre discours pour instituer celui de l'analyste comme 4° dans un jeu où il ne se tient que d'une permutation de places avec les trois autres, et ne prend consistance que d'une position de semblant, pas de celle d'un « observateur » des faits humains valant comme point de vue objectif. Et il n'en reste pas là. Il lance quelques années plus tard l'énigmatique « 5° discours », celui du capitaliste, qui vient brouiller cette partie à quatre en affolant la place de la vérité.

S'il fallait donc à Archimède un sol où appuyer son levier d'où soulever le monde, là où Freud trouvait encore le pavé civilisé de la science assurée, la psychanalyse actuelle, ni plus ni moins que les autres démarches civilisées, ne trouve que sable plus ou moins mouvant et est condamnée à se prouver comme la marche, en marchant.

Il n'y a guère de civilisation à déclarer, sauf à la faire, d'un pas à l'autre, avec ou sans papiers.

Pierre Boismenu, les 7, 8 et 10 décembre 2002

<sup>12</sup>

A ce propos, j'ai toujours été sidéré que les policiers - ou ce qui dans les médias les fait parler- fassent scandale de ce que quelques uns d'entre eux sont tués chaque année dans l'exercice de leurs fonctions, et qu'ils revendiquent d'être protégés – par qui ? Des policiers ?- contre les truands qu'ils arraisonnent ! Non pas bien sûr que j'approuve le meurtre de qui que ce soit, mais comment concevoir le métier qui consiste à arrêter des criminels comme un métier sans risque ? Comment trouver scandaleux qu'un truand mette en danger qui vient l'arrêter ?